

contre celui de spectateur. L'absence d'Arnolphe permet ainsi à Molière de varier le comique généralement dévolu aux relations maîtres-domestiques : les valets, toujours aussi drôles, n'ont cependant pas l'attitude qui leur est habituelle. La gestuelle occupe une place secondaire et le bon sens qui émane de leur conversation humanise des personnages stéréotypés.

La scène 3 a également une fonction de contrepoint : elle introduit un décalage entre la tragédie que croit vivre Arnolphe et le commentaire comique qu'en fait Alain.

ACTE II SCÈNE 4 ET 5

REPÈRES

- **Les deux monologues d'Arnolphe (scènes 1 et 4).** D'un monologue à l'autre, Arnolphe a retrouvé ses esprits et reprit confiance en lui : au discours grandiloquent de l'homme blessé dans son amour-propre et qui se lamente sur son sort, succède un Arnolphe philosophe et pragmatique, prêt à obtenir d'Agnès, par la douceur et la ruse, les aveux qu'il n'a pu obtenir de ses valets par la force. Il semble avoir pris du recul, tirant les « *leçons* » de l'exemple de Plutarque et les conséquences d'une conduite trop emportée. Il paraît même lucide sur lui-même, au point de se qualifier « *d'esprit malade* », ce qui pourrait laisser penser un instant qu'il est devenu raisonnable. Entre les deux monologues, la situation n'a pourtant guère évolué à son avantage et l'obsession principale qui l'occupe durant cet acte se poursuit : connaître, à tout prix, la vérité.
- **La scène 5 : une scène attendue.** Le spectateur attend la scène 5 depuis l'annonce faite à Agnès de la prochaine visite d'Arnolphe, à la scène 3 de l'acte I :

« *Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt
Et je vous parlerai d'affaires importantes.* » (v. 142-143)

Molière a su différer le moment de cette seconde rencontre en intercalant, entre l'annonce de la visite et sa réalisation, quatre scènes au cours desquelles la situation a suffisamment évolué pour que l'on s'attende à une Agnès différente de celle qui nous était d'abord apparue. Son apparition fut d'ailleurs si brève que le spectateur désire revoir la jeune fille, avec d'autant plus de curiosité qu'il connaît désormais le début de son intrigue amoureuse avec Horace. La scène 5 est donc tout particulièrement attendue. Le spectateur ne sera pas déçu.

OBSERVATION

- **Arnolphe en théorie et en pratique.** Arnolphe se réfugie derrière un argument d'autorité, révélant un double trait de son caractère : personnage enclin à un dogmatisme qui le rapproche quelque peu du pédant, mais surtout incapable d'agir sans s'appuyer sur des principes théoriques, il raisonne dans l'abstrait, ne sachant tirer les leçons de l'expérience. Le précepte se substitue chez lui à l'analyse, la théorie à la pratique. Il applique, sans réfléchir, des principes dont il ne comprend pas nécessairement la véritable portée. L'exemple de Plutarque le renforce dans sa résolution de connaître la vérité, sans qu'il songe à mesurer quelles pourront en être les conséquences.

- **La progression de la scène 5.** La modalité interrogative domine dans les répliques d'Arnolphe jusqu'au vers 581. Elle traduit l'importance de la fonction conative (centrée sur le destinataire) et indique le rapport qu'Arnolphe établit avec Agnès, qu'il soumet à un véritable interrogatoire. La modalité exclamative, fréquente dans les apartés, relève de la fonction expressive (centrée sur l'émetteur du message). Elle exprime les émotions que provoquent les réponses d'Agnès : impatience, colère, crainte.

Tant qu'Arnolphe interroge, Agnès répond et la modalité assertive est alors dominante dans ses répliques. À partir du vers 582, les rôles s'inversent. Agnès pose à son tour les questions et Arnolphe se retrouve dans la position, moins favorable, du questionneur questionné. En cherchant à savoir, celui-ci a fini par éveiller la curiosité de la jeune fille. Son désir de vérité le conduit à instruire celle dont il souhaitait tant préserver l'ignorance : innocente au début de la scène, Agnès a pris conscience de son amour pour Horace à la fin. Celui qui voulait s'assurer du pucelage de la jeune fille a surtout réussi à lui mettre la puce à l'oreille !

Dans les dernières répliques, Arnolphe recourt à la modalité injonctive. Son interrogatoire s'est retourné contre lui : il sait ce qu'il voulait savoir sans pour autant en accepter les conséquences. À l'autorité que lui conférait sa position initiale d'enquêteur, succède le dépit rageur de celui qui sent son pouvoir lui échapper. Il recourt alors à la « raison du plus fort », qui n'est pas nécessairement la meilleure. La jeune fille, désormais avertie des projets de son tuteur, a obtenu de lui des informations finalement plus décisives que celles qu'Arnolphe a obtenues d'Agnès, dont le récit n'a fait que confirmer celui d'Horace.

• Le récit d'Agnès

Les étapes du récit	L'évolution d'Agnès	Les sentiments d'Arnolphe	Le point de vue du spectateur
La première rencontre avec Horace (v. 485-502).	La narratrice fidèle des faits.	L'auditeur impassible : « <i>Fort bien</i> ».	Sourit de la naïveté d'Agnès.
La rencontre avec la vieille, le lendemain (v. 503-534).	Attendrissement et bonté d'Agnès : la surprise de l'amour qui s'ignore encore.	- La colère contre la vieille. - Les reproches à soi-même. - La crainte et le désir d'en savoir plus.	- Sourit de l'innocence d'Agnès. - Rit du dépit d'Arnolphe.
Les visites d'Horace (v. 594-564).	L'émotion et l'éveil de la conscience amoureuse.	- Souffrance (v. 566). - Persistance du désir de savoir.	- Est ému par la passion naissante d'Agnès. - Sourit de son aveuglement (v. 557). - S'amuse de l'entêtement d'Arnolphe.

C'est la première et dernière fois qu'Agnès se confie à Arnolphe. Le premier récit de son amour est aussi le dernier gage de son innocence. Elle aura ensuite recours à la ruse pour défendre cet amour défendu.

• **Le théâtre dans le théâtre.** Agnès rapporte sa conversation avec la vieille au discours direct, c'est-à-dire mot à mot. Pour que le discours rapporté soit intelligible et vivant, il est nécessaire que l'actrice qui joue le rôle d'Agnès distingue dans sa diction et sa gestuelle trois niveaux de discours :

- le discours rapporté d'Agnès,
- le discours rapporté de la vieille,

- les incises de discours rapporté qui appartiennent à l'énonciation actuelle d'Agnès, au moment où elle s'adresse à Arnolphe.

L'actrice, à la fois narratrice et personnage, doit également jouer deux personnages : l'entremetteuse qui contraste par son âge et son ton insinuant avec la jeune, jolie et innocente Agnès.

On peut donc, avec quelques nuances, parler de théâtre dans le théâtre. On désigne généralement ainsi une pièce dans laquelle les personnages jouent également un rôle dans une seconde pièce, comme cela est le cas, par exemple, dans *L'Illusion comique* de Corneille. Agnès ne joue pas à proprement parler une autre pièce mais rejoue une scène de sa propre vie à laquelle le spectateur assiste en différé et dans laquelle elle joue son propre rôle ainsi que celui de la « *vieille* ».

• **Structure des deux quiproquos.** Le premier quiproquo commence avec la question d'Arnolphe : « *Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?* » Il se noue par l'intermédiaire du déterminant « *le...* », amorce de désignation qui suggère sans nommer, et se dénoue avec le substantif « *ruban* », qui complète le déterminant « *le...* », mettant un terme au quiproquo.

Le second quiproquo commence avec la proposition d'Agnès, « *Mariez-moi donc promptement, je vous prie* », qui laisse dans l'implicite le nom de l'époux. Il se poursuit à la faveur de l'ambiguïté référentielle du pronom « *nous* », qui peut aussi bien désigner le couple Arnolphe/Agnès que Agnès/Horace, et se dénoue avec le pronom « *lui* », exclusif d'Arnolphe, puisque Agnès ne saurait évoquer son interlocuteur à la troisième personne. L'adverbe « *là* » fait écho au « *le* » du premier quiproquo, et confirme, accompagné d'un geste d'Agnès, la méprise révélée par le pronom « *lui* ».

• **Différences et similitudes.** D'un point de vue linguistique, c'est la fonction référentielle qui est en jeu dans les deux

quiproquos. À partir d'un signifiant elliptique dans le premier cas, (« *le...* ») équivoque dans le deuxième (« *nous* »), les personnages comprennent un référent différent : le « pucelage », probablement pour Arnolphe, le « *ruban* » pour Agnès, puis Arnolphe pense être le mari auquel songe Agnès, qui s'imagine de son côté qu'Arnolphe pense la marier avec Horace. Dès que le référent est nommé (« *ruban* ») ou que l'ambiguïté est levée (« *C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt* »), le malentendu se dissipe. On remarque cependant qu'Arnolphe ne nomme pas le mari qu'il réserve à Agnès, ne décrivant à la jeune fille qu'une partie de la vérité.

D'un point de vue psychologique, le premier quiproquo est ressenti comme un soulagement par Arnolphe, tandis qu'Agnès demeure dans l'ignorance du quiproquo. Le dénouement du second, en revanche, n'échappe pas à Agnès, qui comprend enfin la méprise tandis qu'il plonge Arnolphe dans une colère noire.

• **La participation du spectateur au quiproquo.** La participation du spectateur diffère dans les deux situations. Dans le premier quiproquo, il est à égalité de savoir avec Arnolphe et également surpris par la réponse d'Agnès, à laquelle il ne pouvait s'attendre. Sa participation au quiproquo est cependant fort différente de celle d'Arnolphe, qui, directement impliqué dans la scène, redoute le pire, tandis que le spectateur s'amuse doublement : il sourit de la naïveté d'Agnès mais se rit des craintes d'Arnolphe, dont il ne partage pas le péril. Pour le spectateur, le quiproquo est une source de plaisir quand il ne choque pas le bon goût, comme ce fut le cas au XVII^e siècle. Dans *La Critique de « L'École des femmes »*, Molière met en scène le débat sur le « *le...* » d'Agnès :

« CLIMÈNE : Quoi ? la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons ? »

URANIE : Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête ; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE : Ah ! ruban tant qu'il vous plaira ; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement ; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE : Il est vrai, ma cousine, je suis pour Madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE : Il a une obscénité qui n'est pas supportable. »

Dans le second quiproquo, la supériorité du spectateur est totale, puisqu'il sait avant les personnages ce que ceux-ci ne sauront qu'au moment où se dénouera le quiproquo. Tandis que les répliques ont pour chacun d'eux un sens univoque, le spectateur possède dès le début la clé du double sens et entend les répliques d'une oreille avertie. Cette connaissance lui confère une distance favorable à l'épanouissement du rire et au plaisir esthétique que lui procure la virtuosité verbale mise en œuvre par le dramaturge pour conduire le quiproquo. L'échec de la communication entre les personnages est ressenti par le spectateur comme une réussite théâtrale.

INTERPRÉTATIONS

• **L'exactitude du récit d'Agnès** peut se comprendre à différents niveaux.

Tout d'abord comme une forme de maladresse dans l'art du récit qu'Agnès ne maîtrise pas. Elle ignore notamment l'usage possible du mode itératif, qui permet de raconter en une seule fois se qui s'est produit à plusieurs reprises. Aussi rapporte-t-elle chacune des révérences, provoquant un comique de répétition, quand elle aurait pu abrégé le récit

de cet échange de civilités. De même, elle aurait pu résumer la conversation au discours indirect et n'en rapporter que la substance, au lieu de citer fidèlement les paroles.

Dans la troisième partie de son récit, Agnès semble toutefois plus habile narratrice : loin de détailler les échanges amoureux avec Horace, elle songe d'abord à faire l'ellipse des visites, concluant directement au vers 537, de la cause à la conséquence. Arnolphe doit alors la relancer pour obtenir la narration des « *suites* » (v. 551). Celle-ci n'est plus aussi exhaustive : Agnès ne rapporte que des détails ou des propos significatifs, dans un ordre affectif et non plus simplement chronologique. De plus elle utilise l'imparfait itératif (v. 559-560) pour mentionner les déclarations d'amour d'Horace.

Agnès progresse-t-elle dans l'art du récit au fur et à mesure de sa narration ? Ou bien donne-t-elle à son récit la forme qui correspond à ses sentiments ? L'abondance des détails, la fidélité aux faits apparaît également comme signe du plaisir qu'elle prend à redoubler le bonheur d'avoir vécu ces moments par le plaisir de les raconter. Raconter pour revivre, et le plus exactement possible car chaque détail prend rétrospectivement une valeur qu'il ne pouvait avoir au moment de la scène vécue. Est-ce pudeur ? crainte intuitive de la réaction d'Arnolphe ? Ou est-ce parce que l'amour heureux n'a pas d'histoire, que la dernière partie du récit est beaucoup plus rapide ? Agnès semble plus attachée à analyser les sentiments qui l'exaltent qu'à narrer fidèlement les gestes d'Horace.

L'exhaustivité de la jeune fille peut aussi se comprendre comme un choix d'auteur. Il s'agit en effet de tirer un parti comique du récit d'Agnès, d'en varier les formes, afin de ne pas lasser le spectateur. Chaque mouvement se fonde ainsi sur un plaisir esthétique différent. Le comique de gestes et de répétition est mobilisé dans le premier mouvement, qui évoque avec vivacité le manège des jeunes gens. Le second mouvement, très théâtral, est une saynète

de comédie dans la comédie : la conversation y est rapportée de façon si vivante que l'on croirait y assister. Le mouvement final, plus rapide et plus elliptique, permet au spectateur d'imaginer ce qui ne se dit plus et d'apprécier l'évolution de la jeune fille vers une rhétorique de la réticence.

ACTE III SCÈNE 1

REPÈRES

- **Les événements de l'entracte.** Sur l'ordre d'Arnolphe qui assiste à la scène (v. 659), Agnès a jeté une pierre à Horace. Le barbon pense avoir ainsi découragé le « *blondin séducteur* » et remis Agnès dans le droit chemin. Dans la mise en scène de Louis Jouvet, on voyait Agnès jeter le grès devant le public.

Cette issue paraît à la fois logique et surprenante. L'autorité manifestée par Arnolphe à la fin de son entrevue avec Agnès (« *Je suis maître, je parle : allez, obéissez.* », v. 643) laissait présager une pareille décision. Mais la réaction de la jeune fille (v. 639-640), le récit ébloui de ses amours débutantes font penser qu'agissant sous la contrainte en lançant le grès, elle n'en a pas pour autant renoncé à Horace.

- **Les attentes du spectateur.** Agnès ne saurait tarder à apprendre qu'Arnolphe en personne envisage de l'épouser. D'autant que la venue prochaine du notaire (v. 674) annonce la conclusion du mariage.

Pourtant, le spectateur s'attend à un retournement de situation. La solution d'Arnolphe semble trop rapide pour être efficace. Il ne fait aucun cas de l'amour des deux jeunes gens, obstacle pourtant majeur qui risque fort de ruiner tous ses plans.